

### III - INTERVENIR DANS UN ESPACE PUBLIC

De certains, qui étaient animateurs dans les années 70, j'ai un jour entendu ce terme d'«animation sauvage», pour parler du travail de rue, à une époque où il n'y avait pas vraiment de diplômes ni encore de bâtiments, pas de structure, pas de salle, pas de publics, pas de tranches d'âges, juste des habitants et le quartier pour décors.

*« On avait un T2 qui nous servait de bureau, on faisait avec les moyens du bord ; on allait chez les gens, dans les cages d'escalier, au bistrot et dans les rues, pas le choix... Mais je peux vous dire une chose, et je crois que beaucoup seront d'accord avec moi : ça a été nos meilleurs moments, en tant qu'animateurs, parce qu'on vivait vraiment, on va dire jusqu'au milieu des années 80, un truc fort avec les habitants... Après cette période, tout s'est professionnalisé, institutionnalisé, figé. On nous a donné des équipements, des moyens mais petit-à-petit, quelque chose s'est cassé. On a commencé par arrêter d'être ouvert le soir, pour les anniversaires, les mariages, les boums, on a arrêté d'être ouvert le week-end, on a arrêté de partir en vacances avec les mêmes ... On s'est enfermés dans nos murs et dans nos programmes...D'une certaine manière, on s'est séparés du quartier.»*

Depuis une vingtaine d'années, le travail hors les murs fleurit un peu partout et on ne compte plus les caravanes, bus aménagés ou triporteurs achetés par les structures, qui tentent de reprendre le fil d'une complicité perdue avec les habitants. Mais combien de ces véhicules servent encore, quelques années plus tard ? Les animateurs, à qui on a demandé de se former plus spécifiquement à certaines activités ou certains publics ne sont en effet pas nombreux à pouvoir apprivoiser facilement l'incertitude propre au travail de rue.

Malgré cette difficulté et des soutiens financiers qui restent fragiles, des équipes tentent tout de même de déployer des formes plus simples et plus spontanées de relations avec la population, tout en conservant leurs activités habituelles.. Dans ce chapitre, nous livrons quelques exemples de ces pratiques, et essayons de souligner les critères principaux de succès ou d'échec de celles-ci.

## TABLE

<b>Une situation-type</b> .....	5
Quelques principes d'interactions .....	9
Fausses proximités ? .....	9
<b>Fiche technique : Intervenir dans un jardin public</b> .....	11
Les jeux autonomes .....	11
Les chaises et la déambulation .....	13
Le chantier.....	14
L'apéro .....	15
Les processus en jeu .....	15
<b>Fiche technique : Intervenir dans un hall d'immeuble</b> .....	19
Objectifs .....	20
Bilan de la matinée .....	20
Faits et chiffres .....	20
Un travail pour susciter la participation par l'aménagement de l'espace. ....	22
L'art de « laisser venir » en offrant différentes « surfaces de contact » .....	23
Une analyse des interactions liées à chaque dispositif .....	25
Trois formes différentes de transactions .....	28
Un effort pour « Customiser » les situations.....	28
Vers une écologie des dispositifs.....	29
Bilan de l'après-midi et de la soirée.....	30
Faits et chiffres .....	30
Laisser venir / aller chercher .....	32



## Plan du chapitre

1. **Observation d'une fête** : Où l'on prend le temps de découvrir un des lieux privilégié de contact entre le centre social des Borderies et les habitants, grâce à une terrasse extérieure attenante au centre social. Lors d'un quart de finale de coupe du Monde, nous nous intéresserons à distinguer différents publics qui peuvent la fréquenter.
2. **Les publics et leurs distances** : Où nous analysons rapidement les distances que chacun préfère maintenir avec le centre social, distances avec lesquelles il nous faut travailler s'il on veut engager des échanges avec des publics non-acquis. Une démarche qui n'est absolument pas naturelle.
3. **Intervenir dans un espace public** : Où l'on présente la démarche tactique qui permet d'investir un jardin public, de l'occuper de manière non intrusive, pour y développer différentes surfaces de contact qui nous aideront à toucher des publics différents.
4. **Intervenir dans un hall** : Où l'on présente la démarche tactique qui permet d'investir un hall d'immeuble, pour y développer différentes façons d'entrer en relation.

## UNE SITUATION-TYPE

Le centre a créé dans sa salle de sous-sol un café avec une terrasse attenante, terrasse en partie couverte, aménagée avec du mobilier en palettes, chaises et tables basses. Cette terrasse est bordée par les murs du bâtiment et forme une impasse comme on peut le voir sur cette photo.



Au-dessus, un circuit avec rambarde permet d'en faire le tour depuis l'entrée du centre en surplomb. Vaste et longeant l'avenue centrale du quartier, la terrasse permet qu'on y installe pas mal de petits espaces et sert souvent pour des rassemblements.





Là nous sommes pendant le du quart de finale Uruguay-France lors de la dernière coupe du monde, et on trouve donc à l'extérieur ceux que le match n'intéresse pas beaucoup.

Le lieu est fermé par des escaliers.



Ce qui est intéressant, c'est le fait que non loin de ces escaliers, à quelques mètres, on trouve une aire de jeu avec des arbres qui permettent d'avoir de l'ombre lorsqu'il fait chaud.



La terrasse est donc connectée visuellement et spatialement avec un espace de sociabilité et d'activité autonome du quartier, ce qui permet de toucher des enfants et, potentiellement, leurs mamans, éventuellement des grandes sœurs, parfois des papas.



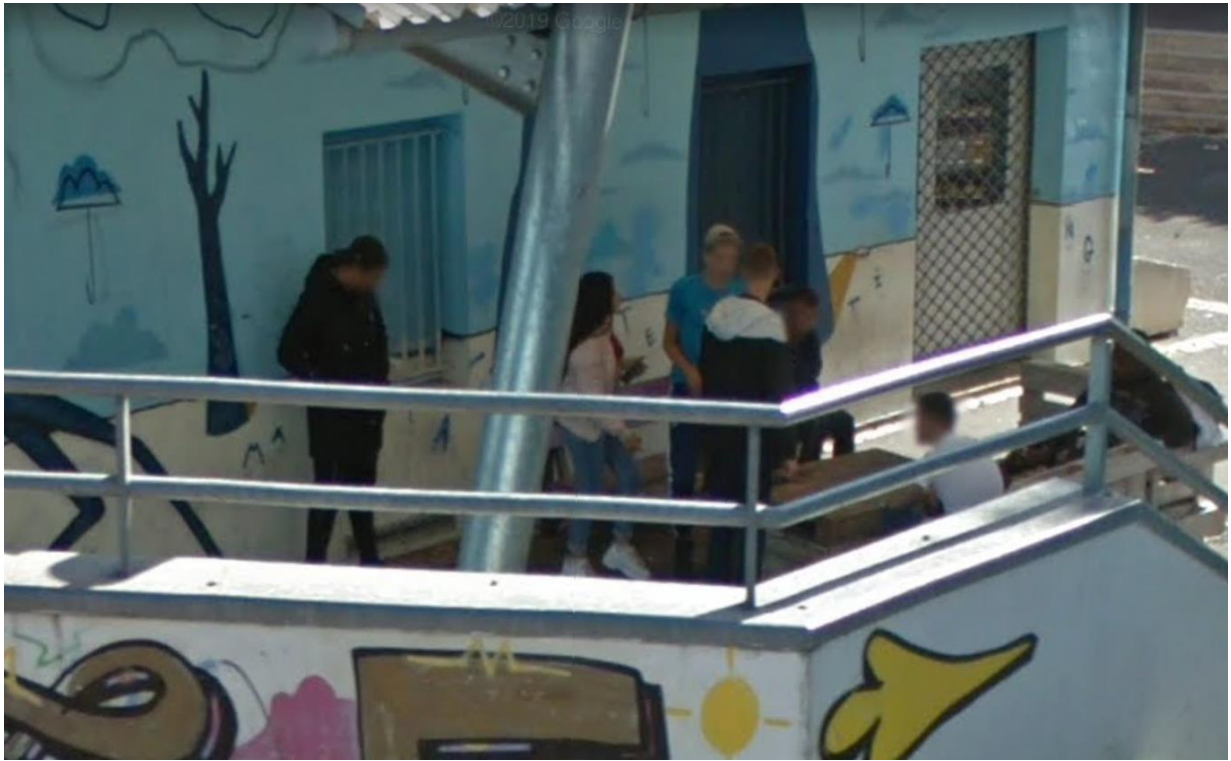
Par ailleurs, dans le prolongement de ces escaliers se trouve un espace utilisé régulièrement par de jeunes adultes, ce qui offre un autre point de contact potentiel avec une partie différente de la population.



Pour mieux comprendre la configuration des lieux, on peut les observer sous un autre angle et à un autre moment (avec google street map) et on se rend compte alors qu'ils sont investis par des adolescents, qui les utilisent principalement lorsqu'ils peuvent y être tranquille.



Cela signifie donc qu'on pourrait toucher cet autre public.

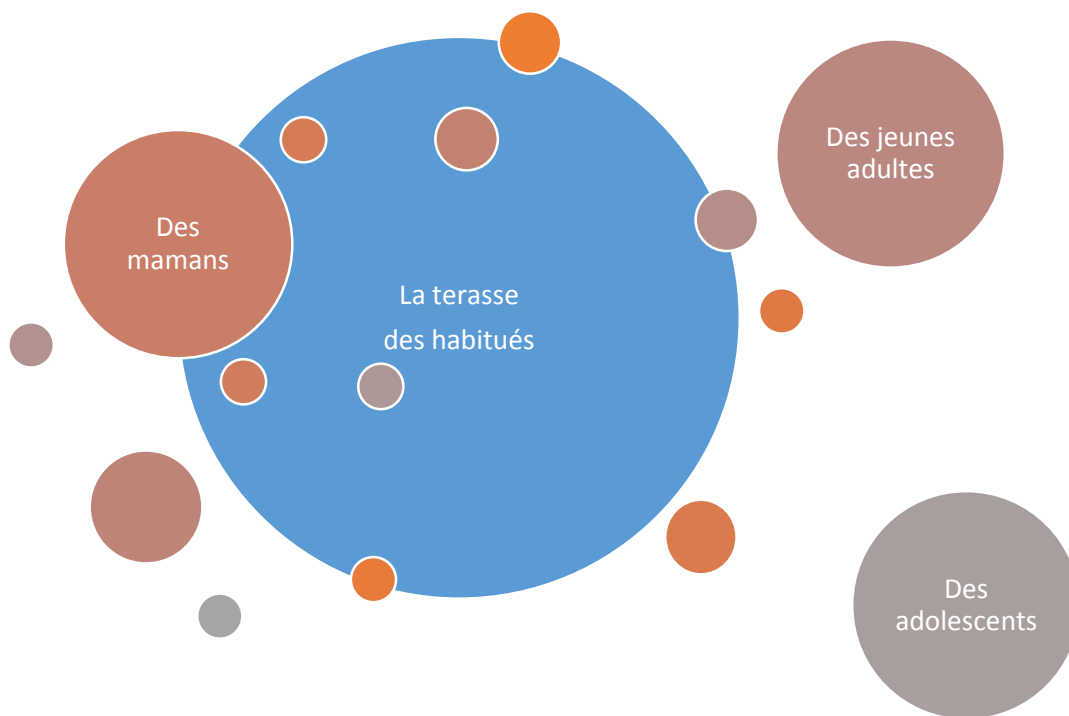


Mais encore faut-il savoir comment procéder....



## QUELQUES PRINCIPES D'INTERACTIONS

L'anthropologue Edward T. Hall nomme proxémie l'étude des distances nécessaires entre les individus en fonction de leur contexte social et culturel. En s'intéressant à notre part d'animalité, ce dernier a compris que les relations entre individus supposent toujours de maintenir une distance (de protection, de fuite,) plus ou moins grande selon les cultures et les tempéraments. A travers le rassemblement lié au contexte de cette coupe du monde, on peut par exemple observer un jeu de distances entre les différents publics, qu'il nous faut comprendre pour intervenir de manière adaptée.



## FAUSSES PROXIMITES ?

Dans les espaces publics, les enfants peuvent représenter un leurre en termes de participation car ils n'ont pas les mêmes règles que les adultes. Pour eux, interagir avec quelqu'un ou une situation qu'ils ne connaissent pas ne représente pas forcément un problème. Ils ont encore une insouciance qui ne leur fait pas redouter les situations incertaines. Ainsi, lorsqu'on s'installe dans un espace public, ils circulent de lieux en lieux et interagissent le plus souvent avec tout ce qui présente un intérêt. Tel n'est pas le cas des adolescents et des adultes, qui vont exprimer par leur positionnement dans les espaces publics le niveau de distance (dans l'espace et, on va le voir, distance dans le temps) qu'ils souhaitent maintenir, distances avec laquelle il va nous falloir jouer pour pouvoir éventuellement les toucher :

- ⇒ Un peu partout, les enfants, représentés par les petites bulles.
- ⇒ Sur la terrasse du centre social, à proximité du bar, ceux qui n'ont pas peur d'entrer en relation avec les organisateurs. Ce sont des gens souvent connus et c'est pourquoi ils ne craignent pas de s'exposer aux échanges d'amabilités comme aux potentielles discussions plus engageantes. En général, ce sont des usagers et des bénévoles du centre, des personnes souvent isolées.
- ⇒ Un peu en retrait, des mamans qui forment ensemble un groupe. Deux hypothèses : 1. Elles connaissent le centre et se sont installées un peu en retrait, pour de simples raisons de commodité. 2. Elles ne connaissent pas le centre ou peu. Dans tous les cas, en se tenant à la périphérie de la terrasse, elles s'exposent à un « bonjour, ça va ? », peuvent éventuellement accepter de répondre à une question, prendre un jus de fruit mais sont en position autonome et restent entre elles, comme protégées par le petit groupe qu'elles forment. Elles limitent ainsi les interactions et les discussions trop directes.
- ⇒ Sur le côté, les jeunes adultes, qui sont à l'extérieur de la scène : ils se tiennent à une distance qui empêche toute interaction immédiate. Pour entrer en relation avec eux, il faut se déplacer franchement et s'immiscer dans leur espace. Cette distance est donc dissuasive car elle demande un effort et ne peut plus prendre la figure anodine de l'interpellation du type « Je vous parle parce que nous sommes ensemble au même endroit ». De fait, nous ne sommes pas au même endroit : ils sont juste à côté du rassemblement, mais pas dedans.
- ⇒ Plus tard, quand il n'y aura plus personnes, nous trouverons les adolescents, qui cherchent à éviter les interactions avec les adultes : « On fait nos affaires ! »

Si nous ne prenons pas en compte les distances et que nous nous hasardons à vouloir discuter plus directement ou plus longuement avec les mamans, les adultes ou les adolescents, nous risquons de créer un malaise car nous ne respecterons pas des éléments de communication non verbale en ignorant le sens que peut prendre le fait que tous ces gens se mettent à l'écart, et aiment à rester entre eux. Si nous leur proposons de participer à une activité, nous n'aurons guère de succès. Nous serons « à côté ». Si nous décidons en revanche de laisser ces gens tranquilles en attendant leur venue, nous risquons d'attendre longtemps et de n'avoir, au final, aucun échange avec eux.

Comment jouer de ces distances ?

*Dans et autour d'une aire de jeu du quartier des Couronneries à Poitiers, nous allons tenter avec l'équipe du centre social de nous installer pour entrer en relation avec des habitants. Nous visons d'abord à améliorer l'expérience et l'usage des lieux.*

## LES JEUX AUTONOMES

L'effort en direction des enfants vise à créer des activités qui libèrent les animateurs de tout encadrement et les rend ainsi disponibles aux échanges, aux discussions, aux observations.



Ce travail exige d'engager un matériel qui permet de jouer seul, en groupe, voire en coopération : cabanes, contenant pour transvaser, tapis de sol, cerceaux, etc.<sup>1</sup> Ici, nous cherchons à utiliser

---

<sup>1</sup> Les logiques qui permettent le jeu libre des enfants ont bien expliquées dans le film qui suit <https://www.youtube.com/watch?v=mfftIzTs3ps>



l'aire de jeux comme un « point de fixation » qui puisse rendre les lieux plus attractifs, de manière à pouvoir toucher davantage le public présent, notamment les parents.



L'erreur habituelle consiste à faire ce même calcul (toucher les enfants pour toucher les parents) en ayant une tactique inadaptée, consistant à proposer des animations encadrées aux enfants. En général, celles-ci fonctionnent mais vont accaparer les animateurs et vont même souvent faire partir une partie des parents, qui constatent – à raison – que leurs enfants sont bien encadrés, bien surveillés. En somme, on propose une extension de l'ALSH sans faire varier la méthode et les postures. Dans notre situation, la quantité d'enfants présents augmente, leurs activités varient et pourtant, cela n'exige des animateurs qu'un travail d'aménagement des espaces, qui laisse aux parents toutes leurs responsabilités.



## LES CHAISES ET LA DEAMBULATION



Autour de cette grande aire de jeu, nous avons, ça et là, quelques bancs qui permettent aux adultes de s'asseoir et parfois de discuter. Nous y ajoutons des sièges pliants un peu plus confortables et les laissons à l'usage des habitants, des mamans en l'occurrence.

Ponctuellement, nous nous déplaçons vers elles, pour leur proposer un simple rafraîchissement, sans leur demander quoi que ce soit de plus, ni leur imposer un quelconque début de discussion.



De cette manière, les animateurs s'ajustent à ce qu'ils pensent être une interaction respectueuse. Ces femmes qui, pour la plupart, parlent peu ou mal le français cumulent la difficulté linguistique et la distance culturelle, ce qui rend a priori peu évident de parler à des inconnus (comme c'est le cas de beaucoup de gens dans cette même situation). Cela ne nous empêche pas de communiquer sur un mode mineur, par notre présence

bienveillante, à travers ce que nous offons aux enfants et aux adultes (dont elle parlerons éventuellement à d'autres). Peut-être qu'une présence plus régulière dans ce même lieu pourrait nous amener à prendre le risque d'un échange plus engageant, dès lors qu'un signe encourageant serait perçu de la part de l'une d'entre elles.

Pour le moment, c'est Marjolaine (que je n'ai pas prise en photo pour ne pas gêner), habitante-relais « ayant ses entrées » qui va faire le tour des bancs pour discuter avec quelques unes des mamans, celles qu'elle connaît déjà ou d'autres qu'elle ne connaît que de vue, tentant alors d'élargir sa base de connaissances.

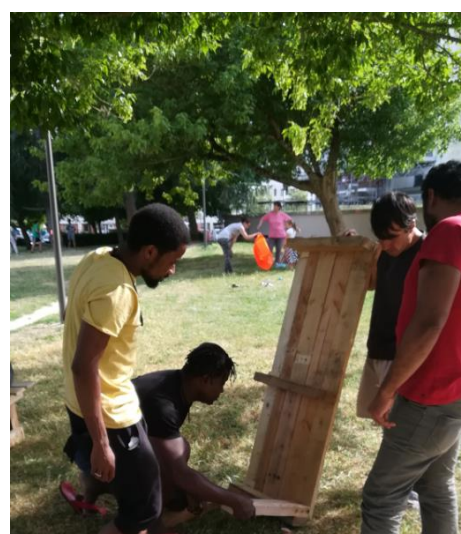
## LE CHANTIER

Une partie du mobilier (notamment des tables basses) qui sera utilisé sur cette place va être fabriqué pendant les quatre jours du chantier. Robert va déposer le matériel brut et une partie des outils nécessaires sur une platebande qui longe l'aire de jeu, juste à côté d'un chemin emprunté pour traverser le quartier. Nous avons choisi ce site précisément parce qu'il cumule une aire de jeu suffisamment ombragée (et donc utilisée par les habitants<sup>2</sup>) ainsi que ce chemin qui nous permet d'être en contact avec d'autres habitants. En outre, un des partenaires du centre



a ses bureaux qui donnent sur le site en rez-de-chaussée, ce qui permet de brancher du matériel électrique. Des hommes s'arrêtent pour regarder Robert travailler. Certains le connaissent « Tiens qu'est-ce que tu fais là ? ».

D'autres non, qui ne font que regarder d'abord et parfois se permettent un « Vous n'avez pas de serre-joints ? » qui permet d'engager l'échange et d'aboutir parfois à un « J'ai ça chez moi, je vais le chercher ». Au fur et à mesure de la semaine va se constituer ainsi une équipe de bricoleurs spontanés, dont la quantité fluctuera, et qui aura plaisir à se retrouver pour produire un mobilier à usage immédiat, au bénéfice du quartier.



---

<sup>2</sup> Rappelons ici un fait simple et qui ne cesse d'étonner : de nombreuses aires de jeux sont en plein soleil sur des sites sans arbre ni quoi que ce soit qui permette de faire de l'ombre.



## L'APERO



Vers 18h30, on proposera un apéro à qui en a envie. Si la plupart des adultes ne refuseront pas le rafraîchissement apporté par les « brigades fraîcheur » qui circulent sur le site, chacun restera dans l'espace qu'il a déjà investi : les hommes boiront leur bière sur le lieu du chantier et les mamans un thé ou une orangeade, assises sur leur banc ou leur chaise pliante. Seule l'une d'entre elle, qui connaît déjà le centre, se risquera jusqu'à notre table.

En revanche, un certain nombre de retraités y viendront volontiers, certains croisés sur le site et d'autres que nous avons touché via le porte-à-porte réalisé à 17 heures.

## LES PROCESSUS EN JEU

La stratégie déployée ici se base sur un phénomène central : nul n'a envie de se risquer à vivre une situation qu'il ne maîtrise pas, à se retrouver pris en otage d'un contexte dont il ne sait pas bien se défaire. Ainsi, proposer des activités ou une discussion à des inconnus sont deux manières relativement agressives de procéder, car elles suggèrent « d'entrer » dans un mouvement dont il va falloir se sortir, parfois avec difficulté. Notons, à titre d'exemple, que si des gens refusent une citronnade glacée, ce n'est d'abord pas parce qu'ils n'en n'ont pas envie, mais parce qu'ils craignent que ce don suppose des suites qu'ils regretteront, notamment une discussion un peu pénible.

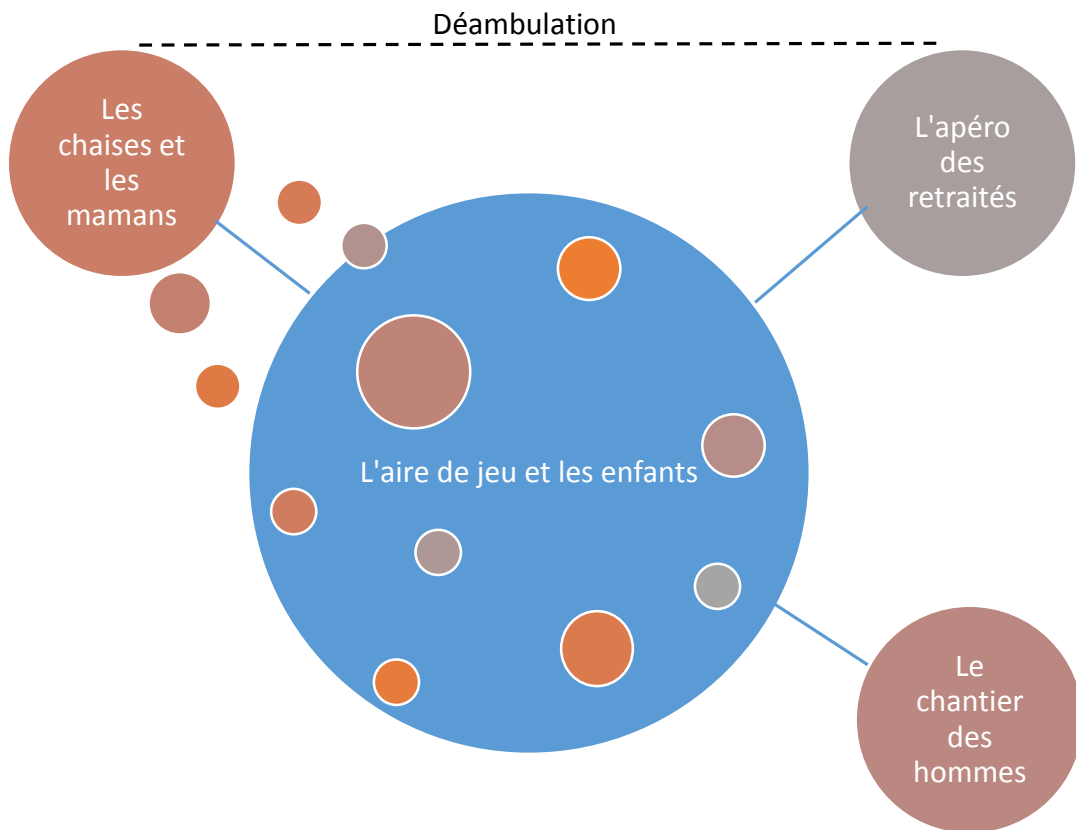
De manière plus globale, on peut dire que les adultes envisagent d'abord les risques à s'engager dans l'interaction (risques qu'ils estiment souvent élevés), bien plus que les bénéfiques qu'ils en tireront (qu'ils ont souvent du mal à imaginer). L'expérience ne leur donne malheureusement pas tort. Rares sont en effet les situations où des inconnus les abordent sans arrière pensées, les animateurs n'échappant évidemment pas à cette constante, puisqu'il qui sont généralement

là pour faire la publicité de leur institution ou à la recherche de cibles pour remplir le questionnaire servant à établir le fameux diagnostic partagé.

C'est pourquoi, notre approche vise à respecter les distances que chacun des publics semble proposer en nous y ajustant, à l'aide de modalités d'échange cohérentes et variées :

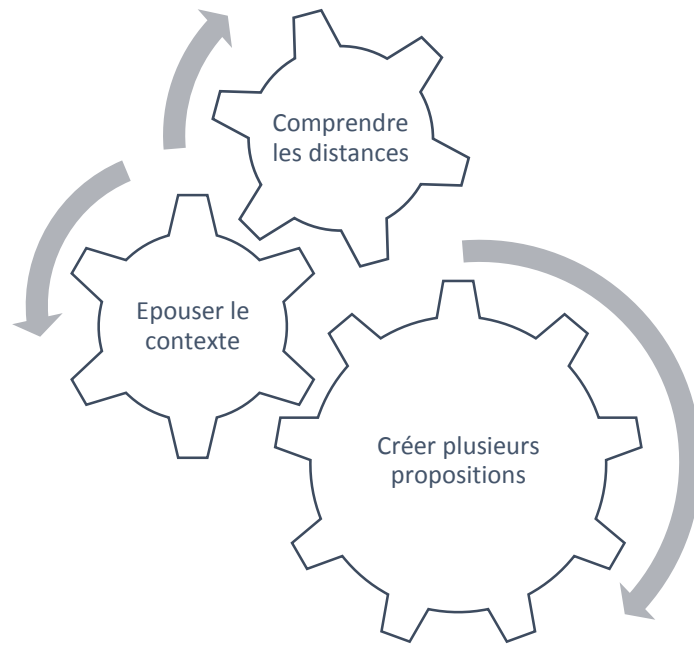
- Des relations indirectes et très peu engageantes pour les mamans qui utilisent nos chaises et acceptent une boisson, ce qui signifie déjà que nous leur permettons, par notre attitude détachée, de comprendre que rien ne leur sera demandé en retour.
- Des échanges plus engageants mais via un professionnel qui a ce qu'on peut appeler « un ticket d'entrée » dans la relation. Ces échanges plus privilégiés peuvent également se créer entre inconnus lorsque les animateurs qui déambulent (avec pour prétexte de rafraichir les gens) le sentent possible.
- Des relations plus impliquantes avec le chantier, mais ce sont les individus eux-mêmes qui en sont à l'initiative. Ici, le fait de laisser les gens s'approcher est donc crucial car ce sont eux qui font les premiers pas et aucun d'entre eux n'a donc jamais à répondre à une de nos sollicitations. Changer de posture pour demander à quelqu'un qui nous observe s'il veut bricoler serait ici une erreur. De même, il y a tout à perdre à solliciter une régularité dans la présence, et renvoyer ici encore au cadre formel. C'est le désintéressement et l'aptitude à laisser les gens venir qui est ici primordial.
- Des relations directes avec l'apéro, qui peuvent nous mener de la discussion anodine à d'autres beaucoup plus personnelles.

Ainsi, autour de notre point de fixation (public enfant), nous satellisons trois sites pour trois publics adultes et trois registres d'engagement différents, en y ajoutant une démarche mobile.



Il convient de comprendre que c'est bien le mouvement de prise en compte des distances et le fait de trouver des formes d'interventions qui s'y ajustent, accompagnées des postures adéquates qui importe le plus. On entre ici dans un travail de communication qui nous contraint à arrêter de nous focaliser sur l'émetteur (Nous, nos besoins, nos messages), pour entrer dans l'observation des différents récepteurs présents et des signaux qu'ils émettent. Cela nous permet alors de passer d'une approche monocentrée (sur une activité, un angle d'attaque) à une approche polycentrée (plusieurs foyers d'activités). C'est à cette occasion qu'on va aussi mesurer la nécessité, l'intérêt de travailler avec quelqu'un qui connaisse particulièrement bien l'un de ses publics (Ici pour nous, Marjolaine). En outre, on va procéder en douceur, en s'appuyant sur ce qui existe déjà dans l'espace public investi, en prolongeant ce qui se vit et non en faisant une irruption brutale.





Ansi, chaque espace public utilisé par un ou des publics, selon le moment de la journée et de la semaine, demandera d'inventer une approche différente.

« Les invités du H4 » constitue l'animation de fin de formation, l'expérimentation que nous avons menée dans le quartier du Grand Parc, avec des stagiaires issus de quatre structures différentes, pour tenter d'appliquer concrètement ce dont nous avons pu discuter ensemble pendant quelques mois : comment fabriquer des relations et découvrir des pistes neuves de travail à propos du quartier ?

Nous sommes partis du principe que nous voulions inviter les habitants à nous rencontrer et à se rencontrer, dans le hall de leur immeuble et dans ses abords, tout au long d'un samedi, de 9 heures à 21 heures. Au sens strict du terme, il s'agit de « réduire la distance » avec les habitants, en allant au plus près des gens et en essayant de s'installer une journée durant, à leurs côtés.

Pour nous sentir légitime, nous avons besoin d'être invités par un/e habitant/e de l'immeuble concerné. Isabelle, qui vit dans cet immeuble depuis de nombreuses années, nous offre cette opportunité. Sa présence nous permet de nous inviter dans l'immeuble en étant conviés par un de ses habitants. Cela nous autorise, à notre tour, à inviter le reste des habitants. La présence d'Isabelle nous assure donc une légitimité, une complicité et un allié « de l'intérieur ». Son appartement constitue par ailleurs un espace de repos, un lieu pour préparer des cafés et des thés, maintenir des boissons au frais, etc.

Nous avons décidé de tenter différentes manières d'entrer en relation, au long de la journée :

- Devant le hall et dans le hall durant la matinée, une zone de gratuité dans laquelle on trouvera des vêtements, des jouets pour enfants, des livres, des DVD et des bijoux. Cet espace est animé avec les membres du collectif d'habitants RSE (Réseau Solidaire d'échange) qui pratiquent notamment les zones de gratuité et qui constitue un partenaire du centre social Grand Parc.
- Devant le hall, toujours pendant la matinée, un espace bar pour café, thé et viennoiserie.
- Tout au long de la journée, dans les ascenseurs : des porteurs de paroles, l'un avec la question : « Que vous ont transmis vos parents ? », l'autre avec la question : « Que vous ont appris les enfants ? »
- En fin d'après-midi et jusqu'un peu plus de 21 heures, nous déplacerons la zone de gratuité derrière l'immeuble et installerons un apéritif dinatoire.
- Durant cette séquence, nous proposons un jeu simple d'interconnaissance entre les gens présents.
- A 18 heures, des équipes iront faire du porte à porte pour inviter une dernière fois les habitants.
- Des tracts présentant la journée auront été accrochés aux poignées de portes, trois jours avant notre animation.

## OBJECTIFS

**L'hypothèse au travail** : nous cherchons à inventer une forme d'animation qui permettrait de produire davantage de ressources, de rencontres et d'informations, utilisables pour le centre social. Notre hypothèse est la suivante : en nous déplaçant géographiquement au plus près des habitants, en nous déplaçant dans un temps d'animation inhabituellement long, en nous déplaçant à l'aide de formes d'animation inusitées, nous pensons pouvoir découvrir des pistes de travail nouvelles. De manière détaillée, nous cherchons à :

- Tester une forme d'intervention qui permette de toucher, de rencontrer des habitants qui ne fréquentent pas le centre social, dans une perspective quantitative et qualitative
- Repérer des potentialités et des leaderships;
- Obtenir des informations susceptibles de faire évoluer les offres d'animations, d'orientation, de médiation, notamment :
  - Face à des problèmes nouveaux,
  - A travers des réponses nouvelles à des problèmes déjà connus,
  - En soutenant des initiatives ou des énergies jusque-là inconnues ou peu repérées.

Par ailleurs, nous chercherons à comprendre dans quelle mesure les méthodes et les moyens que nous avons choisis sont ou non adaptés à nos objectifs ; c'est là une manière de valider nos hypothèses, dans une logique d'action-recherche.

## BILAN DE LA MATINEE

---

### FAITS ET CHIFFRES

Une dizaine de personnes se sont arrêtées à la zone de gratuité, qui se trouvait devant le hall sur la gauche. Il s'agissait de femmes pour la plupart, parfois avec les enfants. Il y a eu des gens qui « n'étaient pas du H4 » mais habitaient non loin. Les vêtements pour enfants et les bijoux ont trouvé un certain succès. Une personne nous a donné quelques affaires à elle mais nous n'étions pas dans la dynamique particulière de demander aux gens quoi que ce soit, ce fut spontané. Une maman a envoyé son enfant chercher régulièrement des objets, des bijoux en l'occurrence, depuis son appartement, avant de venir elle-même, apparemment insatisfaite des choix de son fils. Une fois, nous avons dû freiner quelqu'un, qui prenait un peu « tout en n'importe quoi ». Le plus souvent, nous avons eu des échanges pour encourager les gens à prendre ou pour répondre à leurs questions : « C'est vous qui faites ça ? » et « Pourquoi vous faites ça ? ». Cette zone de gratuité était « sans animateur », tout du moins, nul animateur/animateur ne s'y tenait posté. Les interactions se faisaient avec ceux d'entre nous qui discutaient dans l'espace bar, juste à côté, et qui, lorsque quelqu'un venait dans le ZDG, restaient attentifs et disponibles.





Toujours devant le hall mais sur la droite se trouvait donc une table de bistrot et quelques chaises, du café, du thé, des viennoiseries et un journal. Tout au long de la matinée, des gens s'y sont installés, formant des groupes plus ou moins importants. Les animateurs se sont tantôt mélangés aux habitants et parfois discutaient entre eux ou avec des partenaires de passages, comme ce fut le cas par exemple avec les médiateurs. Ici encore, aucune obligation relationnelle n'était en jeu, l'idée étant de « ne rien forcer » pour ressentir et faire ressentir un contexte simple, naturel, non formel, non-contraignant. D'une certaine manière, ce sont les habitants qui donnaient le tempo de l'échange et qui se sont appropriés les lieux. A l'intérieur du hall, les bijoux de la zone de gratuité – symboliquement réservés aux seuls habitants du H4 – mais aussi une table et des chaises, que les habitants n'utilisèrent pas ni d'ailleurs les animateurs, à part le midi pour manger. Tout le monde se sentait mieux dehors.



Dans les deux ascenseurs, deux porteurs de paroles étaient installés. Des discussions ont eu lieu avec des animateurs/trices de manière spontanée, soit lorsque de habitants sortaient et souhaitaient, d'eux-mêmes, réagir, soit lorsque nous prenions l'ascenseur avec eux. Le

sentiment de l'équipe est que ces thèmes ont paru particulièrement adaptés à cette journée : simples, forts et parlant à tous.



Dans l'ensemble et sans faire de comptage particulier, nous avons pu toucher, échanger, discuter, donner des objets à une vingtaine d'habitants; nous avons établi des relations plus denses avec quelques-uns d'entre eux qui restaient attablés une partie de la matinée. La présence d'Isabelle produisait du « liant » et ajoutait une touche « naturelle » à l'ensemble de cette matinée. D'une certaine manière, le dispositif a pu être perçu autant comme l'action d'un groupe associé au centre social que comme l'action d'Isabelle, une voisine qui invite ses voisins. Nous avons croisé des gens indisponibles aussi mais comme il n'y avait pas de pression particulière sur eux en termes de participation, ils ont pu circuler, sourire, s'interroger sans se sentir « coincés ».

---

#### UN TRAVAIL POUR SUSCITER LA PARTICIPATION PAR L'AMENAGEMENT DE L'ESPACE.

Il est particulièrement désagréable et contreproductif que des habitants se sentent « obligés de discuter ». La possibilité de nous « esquiver » et de laisser les gens s'autodéterminer est très bien intégrée par le groupe et fait partie de nos dispositions collectives. Et c'est un premier point à noter car il est loin d'être évident : la fréquentation de notre animation est largement conditionnée par cette liberté et par l'ambiance détendue qui règne, en partie pour cette raison.

Notre travail consiste ainsi à produire des aménagements qui suscitent la participation, sans avoir à solliciter directement les gens : nous créons des situations qui génèrent de l'animation spontanée et non de l'animation organisée, planifiée. Nous modifions le hall et les ascenseurs pour que ces derniers engagent les habitants à s'investir ou non dans une activité ; ce sont les lieux et les situations qui proposent quelque chose, non les animateurs.

Dans ce type de dispositif, les habitants n'ont pas à accepter ou refuser quoi que ce soit ; ils s'engagent ou pas dans les situations qu'ils croisent.

En termes de psychologie élémentaire, cela revient à « laisser la main et l'initiative » aux habitants, leur permettre de se sentir absolument libres de s'engager ou non dans la relation, ce qui permet d'éviter deux phénomènes :

1. L'effet repoussoir d'une demande qu'on juge inopportune, insistante dérangeante et le poids que constitue inévitablement le fait de refuser à quelqu'un de participer à son action ;
2. Le fait de sentir contraint d'entrer en relation, car n'osant refuser la proposition que l'on vous fait.

**En ce qui concerne les relations dans l'espace public, beaucoup de choses sont possibles, dès lors que chacun peut maîtriser et maintenir la distance dont il a besoin.**

---

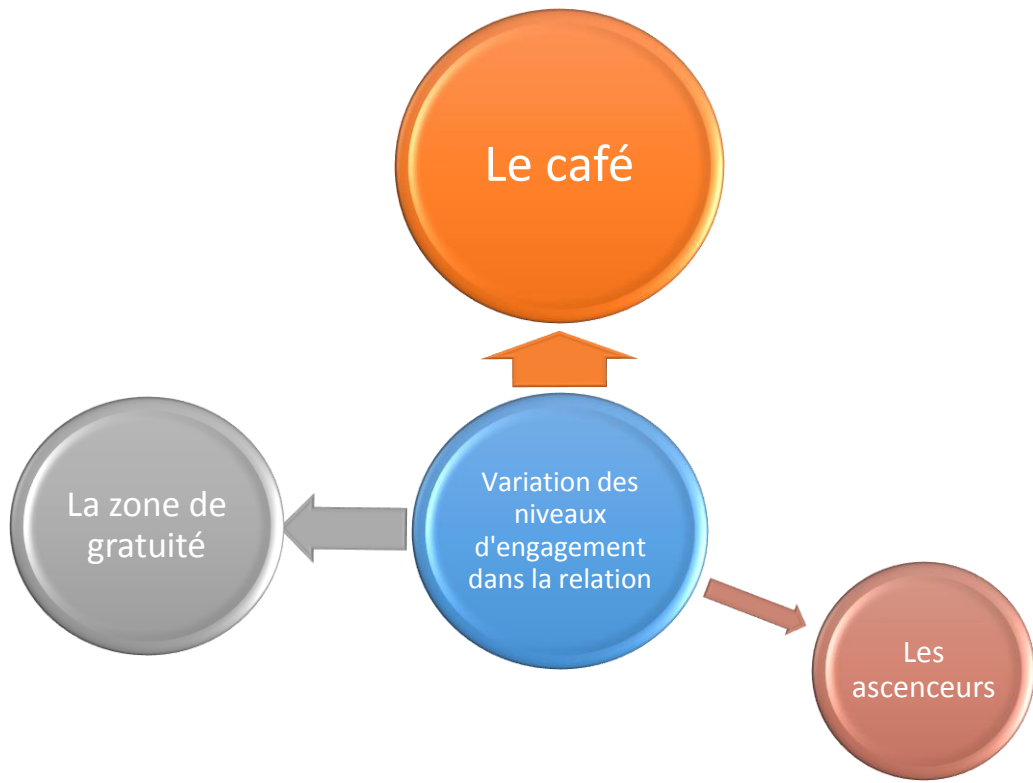
#### L'ART DE « LAISSER VENIR » EN OFFRANT DIFFÉRENTES « SURFACES DE CONTACT »

Allons un peu plus loin et observons les choses de près.

Nous avons cherché à « élargir les surfaces de contact » en proposant trois animations, toutes différentes dans ce qu'elles offrent comme entrée en matière et en relation :

- Un espace de relation directe et de sociabilité de groupe, celui du café,
- Un espace de don, autogéré avec des interventions ponctuelles d'animateurs lorsqu'il leur semble nécessaire d'intervenir, par exemple pour encourager quelqu'un d'hésitant ou refreiner quelqu'un de trop « gourmand »,
- Et un espace de lecture et de réflexion plutôt solitaire, celui des ascenseurs, dans lequel un échange peut néanmoins se produire ponctuellement.

On voit bien se dessiner trois niveaux d'intensité dans l'engagement relationnel : le plus faible dans les ascenseurs ; le plus fort au café et un autre, plus intermédiaire, sur la zone de gratuité. Il s'agit donc de trois manières de déplacer le curseur de la rencontre, trois manières de « travailler » l'accessibilité de notre animation. Ces variations d'intensités dans l'interaction - de forte à quasi-nulle - offrent des possibilités d'engagement en fonction des craintes, des timidités, des distances culturelles de chacun.





**Le café :** A cet endroit, celui qui entre en relation s'engage résolument dans la discussion, tout du moins, il en prend le risque. La prise de risque relationnelle semble donc ici inévitable. Cependant, rien n'exclut une progression dans cette prise de risque : chacun va en effet, pour commencer, se rapprocher de quelqu'un qu'il connaît déjà et/ou s'insérer dans un sous-groupe affinitaire. Il y a donc ceux qui sont autour de la table, ceux qui ont fait un pas de côté et restent debout sur le trottoir. Nous sommes au final pas loin de ce que l'on peut vivre dans un bar.



En général dans un bar, on commence par se rapprocher des gens qu'on connaît puis, soit par une entremise « je te présente untel » ou l'ambiance aidant, on se risque davantage à discuter avec des gens qu'on ne connaît pas. On peut comprendre, dans un tel contexte, la nécessité « de ne pas attendre les habitants » et de savoir soi-même se rapprocher de gens que l'on connaît, pour éventuellement « glisser » vers des inconnus. Les animateurs ont donc eu des échanges épisodiques avec eux et ont souvent constitué des sous-groupes (deux à trois personnes) de professionnels qui parlent entre eux. Isabelle a joué son rôle d'intermédiation en présentant parfois les uns aux autres.



*Isabelle (En chemise à carreaux) et deux de ses voisins*

On notera au passage des tendances : des habitants se sont approprié ce lieu. Ils étaient plutôt tous blancs et plus tous jeunes.

**La zone de gratuité :** A cet endroit, on a vu évidemment des habitants du H4 qui sortaient ou rentraient chez eux ; on a vu aussi des gens qui passaient par là, se rendant dans un autre hall mais qui, ayant le trottoir en commun, s'arrêtaient.

En général, les gens ont marqué un temps d'arrêt, lisaient la pancarte, regardaient « l'air de rien » si il n'y avait pas « un piège » ou bien demandaient si ils pouvaient prendre des choses.

Cette demande ne fut que rarement verbale mais plutôt à travers un « regard qui cherche à en savoir plus ».

Et c'est dans ce temps d'arrêt la plupart du temps que les animateurs décidaient ou non d'entrer en relation.



Il est à noter que ce sont quasi exclusivement des femmes qui ont pris des choses dans la zone de gratuité et le plus souvent des femmes avec des origines étrangères.

On pourrait par ailleurs définir trois registres d'objets ayant chacun eu leur succès, vis-à-vis de ces femmes : pour les enfants (livres, dvd, vêtements), pour la maison (bibelots, vaisselle), pour soi ou pour d'autres femmes (bijoux, vêtements).

Les bénévoles du collectif RSE ont navigué entre le café où elles ont pris du temps « pour elles », la zone de gratuité extérieure et la zone de gratuité intérieure qui était plus intimiste et plus à distance du groupe.

**Les porteurs de paroles :** il est bien difficile de savoir ce qu'on vécu les habitants dans les ascenseurs. Néanmoins, nous avons eu des interactions avec certains :

- Sophie nous a raconté avoir eu des discussions avec des gens qu'elle a sentis « en recherche d'échange » (nous sommes ici encore dans la demande non-verbale), à la sortie de l'ascenseur,
- Soumia a eu une longue confession sur les rapports d'un homme avec son père, grand braqueur ayant passé une partie de sa vie en prison,
- J'ai également eu un assez long échange dans l'ascenseur avec une dame.

Ici, le porteur de paroles a porté sur des questions familiales, intergénérationnelles et « ouvrait » sur de l'intime. Outre le fait que ces questions soit un enjeu pour tout le monde, les quartiers

d'habitat populaires concentrent une population dont les chances d'avoir des soucis avec l'ascendance et la descendance sont objectivement forts : même si ce n'est pas le cas de tous, vivre en HLM signifie faire partie des classes populaires donc être davantage exposés à une vie plus dure en général, avec des causes et des conséquences dans sa famille. Néanmoins, ces questions offraient aussi de jolies perspectives, au sens de perspectives joyeuses car, si des gens n'ont pas nécessairement tout le bien-être matériel qu'ils pourraient souhaiter, on ne peut, en revanche, leur enlever les joies de la famille, le plaisir d'être parent, l'importance des valeurs transmises, etc.



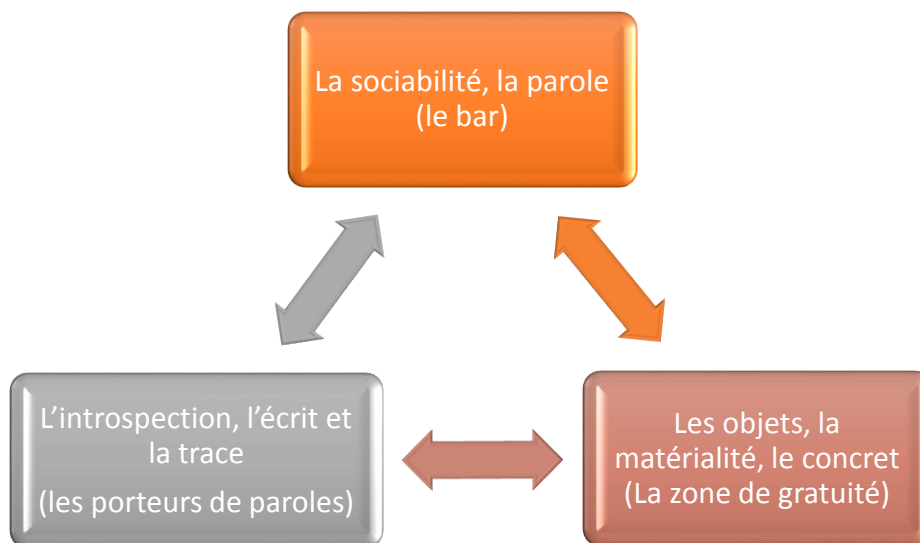
D'une certaine manière, ces questions offraient des perspectives autant difficiles qu'heureuses, ce qui aurait peut-être moins été le cas d'une question et de témoignages portant, par exemple, sur le travail. En ce sens, les thèmes utilisés ont été accueillants, du point de vue du contenu et ont évité de « nager » dans les difficultés sociales et de « plomber l'ambiance ». Le positionnement dans l'ascenseur a semblé judicieux et « raccorder » avec ces questions intimes : on s'y trouve seul, on peut laisser venir les souvenirs ou les émotions...

---

## TROIS FORMES DIFFERENTES DE TRANSACTIONS

Lorsque l'on regarde donc les typologies de rencontres possibles, outre celles liées à la plus ou moins grande intensité relationnelle (premier schéma), on voit se dessiner l'articulation suivante :

### Trois espaces pour trois registres d'échanges



Ici on peut comprendre l'enjeu de proposer des surfaces de contact qui répondent à des besoins différents et complémentaires, ce qui permet de toucher des gens différents selon leurs motivations, voire selon des degrés de proximités et de distances culturelles : les objets, la parole, les écrits, trois formes de transactions et d'échanges qui ne concernent pas les gens de la même manière.

---

## UN EFFORT POUR « CUSTOMISER » LES SITUATIONS

Une manière de caractériser notre travail peut tenir dans cette façon curieuse de nommer la démarche : la customisation. Customiser une voiture, une mobylette ou un vêtement signifie l'améliorer, l'embellir, le transformer. J'utilise ce terme pour signifier quelque chose de précis : on va partir de ce qui existe, des lieux notamment mais aussi des usages, pour essayer de faire évoluer ce qui est déjà là. En l'occurrence, on va « s'arrimer » aux ascenseurs, à ce qu'ils offrent comme potentialités en termes d'affichage et de disponibilités de l'habitant, on va également s'arrimer au samedi et à ce qu'il autorise comme latitude par rapport à un autre jour de la semaine. On ne va pas tout transformer, on ne va pas proposer quelque chose qui bouleverse les



usages et inventer une alternative fondamentale à ce qui se vit ordinairement ; on va simplement proposer des extensions, des améliorations, des choses assez simples en somme.

On va donc offrir aux gens des choses qui ne leur demanderont de faire qu'un pas de plus sur un terrain où ils avancent déjà par eux-mêmes. On peut considérer qu'il s'agit de davantage « partir du terrain » tel qu'il est configuré pour éviter d'avoir à demander aux gens de « changer de terrain ». Le terrain qu'on investit et qu'on customise est multiple ; il spatial : on se tient sur les lieux de passages qu'on va modifier ; il est aussi celui des habitudes, comme le fait de se faire un petit déjeuner prolongé, par exemple. Autrement dit, on customise l'ascenseur comme le petit déjeuner.

---

## VERS UNE ECOLOGIE DES DISPOSITIFS

---

**Ecologie** : La définition généralement admise est que l'écologie est la science qui étudie les conditions d'existence des êtres vivants, les interactions et relations existant entre les êtres vivants, les interactions entre les êtres vivants et leur milieu, c'est-à-dire leurs écosystèmes.

---

On voit ainsi se dessiner une toile relationnelle qui permet de toucher des gens très différents, un dispositif à trois pieds, dont la stabilité repose sur la complémentarité de chaque pied : chaque animation - prise séparément - serait en effet assez faible dans ce qu'elle pourrait produire, à la fois trop isolée et trop limitée dans son impact : un simple porteur de paroles dans un ascenseur, une zone de gratuité seule, ou un café/croissant sans rien de plus... Outre le fait que chacune de ces animations n'offrirait qu'une seule surface de contact, qu'un seul niveau d'engagement, prenant le risque de restreindre la variété et la quantité des publics, elle aurait par ailleurs le défaut de ne pouvoir engager qu'un seul type de compétence et d'appétence chez les animateurs.

On peut en effet passer une journée entière avec un café, du thé, quelques victuailles et engager un grand nombre d'échanges, riches d'enseignements, de renseignements et de pistes à suivre. Idem avec une zone de gratuité ou un porteur de paroles. Cependant, il faudrait pour cela que les animateurs aient l'art d'entrer en relation et de déployer des échanges dans ce type de contexte, qu'ils en aient donc la compétence, ce qui ne va pas de soi pour tout le monde. Mais il serait également nécessaire qu'ils aient le désir de vivre un même type d'animation tout au long d'une journée. Ainsi, la variation et la complémentarité des dispositifs n'a pas simplement pour but de mieux toucher les habitants mais également de s'ajuster à une diversité de compétence et de désirs chez les animateurs eux-mêmes. A l'instar de la variété végétale dans un jardin ou dans l'agriculture, la variété des animations obéit à un souci et une approche écologique, qui permet d'envisager une meilleure mobilisation à la fois externe (le public) et interne (les animateurs) et de produire des résultats qualitatifs meilleurs.

### FAITS ET CHIFFRES

Le bilan du début d'après-midi est assez simple : sieste pour tout le monde. Le créneau 14h-17 heures a confirmé ce à quoi nous nous attendions, la plupart des gens restent chez eux. Nous avons donc commencé à reprendre les échanges autour de 17 heures.

Pendant une heure, nous avons continué de discuter avec quelques habitants, mais il n'y avait là plus de groupes, simplement des personnes seules, que nous n'avions pas croisées le matin.

Nous avons donc migré à 18 heures de l'autre côté de l'immeuble où on trouvait un espace dégagé, quelques arbres et un semblant de pelouse. La zone de gratuité s'est donc déplacée et l'espace café s'est progressivement transformé en espace apéritif.



**A noter :** Au début de notre déplacement, Soumia s'est retrouvée invitée par une habitante à venir chez elle pour discuter, pour comprendre sa situation, notamment ce qu'elle endure avec les travaux.

Pendant l'installation, trois équipes de deux personnes sont parties faire du porte à porte, pour rappeler aux gens que nous étions en bas de chez eux et qu'ils étaient bienvenus pour un apéritif.

Globalement le porte-à-porte a permis de mesurer qu'il n'y avait pas beaucoup de gens chez eux, entre les gens en vacances et ceux absents à ce moment de la journée. Il a été vécu différemment selon les équipes, plaisant pour les uns, pénibles pour les autres.

La pénibilité semblait due à plusieurs facteurs :

- Peu de gens présents ;
- Pas d'œilleton aux portes pour regarder « qui frappe à la porte » d'où une obligation de « bramer » à travers la porte pour expliquer « qui on est » ;
- Des accueils « un peu spéciaux », notamment des hommes semis déshabillés.

Néanmoins, il y eut des rencontres et des gens sont descendus suite à ce porte-à-porte ; nous avons estimé leur nombre à trois, sur dix à douze échanges. **A noter** : une des personnes qui est descendue, l'a fait car elle était la voisine de la dame qui a accueilli Soumia chez elle. Lors de l'apéritif, de 18 à 19 heures, il y avait moins d'une dizaine d'habitants présents. A partir de 19h30, la fréquentation de notre espace a augmenté pour atteindre une vingtaine d'habitants. En comptant les arrivées tardives et les départs, nous estimons avoir touché une trentaine de personnes, réparties approximativement comme suit :

- Quatre à cinq personnes explicitement présentes du fait de la présence d'Isabelle ;
- Deux à trois personnes présentes suite au porte-à-porte ;
- Des gens venus dès le matin et de retour le soir ;
- Des gens avertis par ces derniers et qui les ont suivis pour l'apéritif ;
- Des gens de passage sur l'espace où nous étions installés.

Lors de cette séquence, il y a eu quelques enfants en bas âge avec leurs parents, trois préadolescents, deux couples entre trente et quarante ans, des femmes et des hommes seuls ayant entre quarante et cinquante ans, des personnes en retraites, un équilibre plutôt respecté entre hommes et femmes. A partir de 19h30, l'équipe s'est détendue en voyant le nombre de participants augmenter ; on peut faire l'hypothèse qu'à partir d'une certaine densité du groupe, cela a permis :

- De considérer intuitivement que la séquence était réussie,
- De permettre l'arrivée d'autres personnes, par phénomène d'agrégation,
- De créer quatre ou cinq espaces en sous-groupes autonomes.



Un jeu a été proposé aux personnes présentes : chacun devait donner sa date d'arrivée dans l'immeuble et une chose très spécifique qui le caractérisait. Les deux éléments étaient écrits sur un papier, mis dans un chapeau puis chacun tirait un papier et devait retrouver la personne en question. Ce jeu était adapté au contexte : simplissime, il n'obligeait pas le groupe à se réunir, permettait seulement aux gens intéressés d'y participer et a permis des rencontres nouvelles.

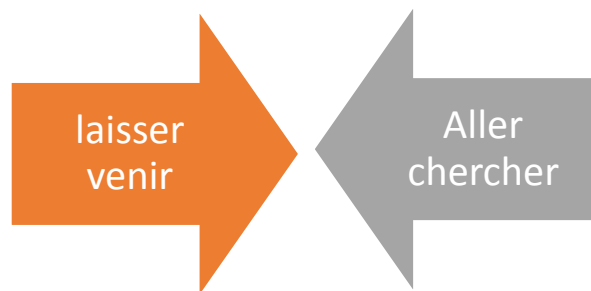
Durant cette séquence, notre équipe s'est spontanément partagée entre une partie qui est restée « entre soi » et une autre, davantage en discussion avec les habitants.

---

## LAISSER VENIR / ALLER CHERCHER

Il convient de rappeler ici que notre travail s'inscrit dans une tension, non pas au sens de « tension nerveuse » ou de malaise, mais au sens où notre posture est tendue entre deux pôles : aménager l'espace, stimuler les gens pour mieux les laisser venir d'une part et être en mesure d'aller les chercher d'autre part : Il s'agit de franchir le pas, celui de la discussion, à l'image du seuil de leur porte que l'on franchit.

- « Laisser venir » ne signifie pas attendre mais bien provoquer la curiosité, l'intérêt, tenter - par sa présence et ses animations - de déclencher quelque chose sans pour autant faire de proposition instituées.
- « Aller chercher » ne signifie pas emmerder les gens mais s'affranchir de sa propre peur, de son inconfort pour tenter de créer une forme de simplicité et de considération, comme pour mieux faire comprendre ceci : « vous comptez tellement pour moi et pour nous (le centre social) que je me permets de venir vous chercher, en personne ».



Dans les deux cas, nous essayons une alternative à la programmation et l'attente de « recevoir du public ». Ici, nous nous invitons, nous nous autorisons à franchir des distances ; il y a inversion de la responsabilité : c'est aux animateurs de se déplacer, s'ils veulent générer un mouvement chez les habitants.